

Qu'avons-nous appris en utilisant le concept de précarité ?

Le concept de précarité est très riche car il nous a permis de traverser un très grand nombre de réalités, de voir énormément de choses. Il serait intéressant maintenant de faire, en quelque sorte, le chemin inverse. De regarder les conclusions à tirer de ce regard. Cette démarche ne refermera en aucune manière la problématique ouverte par ce concept, au contraire, elle avancera en sa compagnie. En quelque sorte, nous en venons à nous poser la question toute simple : Qu'avons-nous appris en cheminant avec le concept de précarité ?

Guillermo KOZLOWSKI

Sortir de la confusion

Voici la fin de ce long voyage, nous avons embarqué dans ce concept proposé par Robert Castel, le « précarité » et nous avons fait le tour d'un certain nombre de situations : des sans-abris aux travailleurs « protégés ». Nous avons trouvé peu de résistances, il passe partout avec aisance. Et c'est une bien mauvaise nouvelle. Mais au fond, est-ce une nouveauté ? Certaines situations sont surprenantes, nous avons été étonnés, mais en général sous le mode du : « je ne pensais pas qu'on en était déjà là ». L'importance du concept de Castel, réside dans sa capacité à les penser et de sortir un petit peu de cette confusion étouffante, même si les choses ne deviennent pas simples pour autant. En effet, le concept de précarité nous apporte la possibilité de comprendre un tas de situations qui autrement apparaissent comme une infinité de malchances et d'erreurs individuelles. Incompréhensibles au niveau social.

Le précarité n'est pas un constat, il ne nous apporte pas « la » mauvaise nouvelle mais il renferme un diagnostic et c'est déjà une manière d'avoir prise sur la situation. Sortir un peu de cette confusion généralisée que Jean Zin nomme l'idéologie de la complexité.

Voici sa définition : « **L'idéologie de la complexité** brouille par contre toute compréhension d'une question de plus en plus centrale avec l'émergence de la société de l'information et les menaces écologiques. Il faut donc faire le point sur ce nouveau paradigme scientifique qui pénètre déjà la politique et les entreprises. (...) Le paradigme de la complexité conteste le réductionnisme scientifique et mécaniste en affirmant qu'il y a une limite au savoir, il y a de l'incertitude, de l'imprévisible. C'est un acquis important de la science moderne qui devient **science des limites**, mais il convient de séparer la complexité physique de la complexité biologique ou écologique faisant intervenir le concept d'information. A l'opposé, l'idéologie de la complexité est un scepticisme qui joue sur la confusion entre ces différentes complexités pour justifier le laisser-faire néo-libéral. (...) **L'enjeu du concept de complexité est politique, cognitif et même vital, débouchant sur le principe de précaution et l'écologie, une politique tournée vers l'avenir tenant compte de notre fragilité, des limitations de nos ressources et des équilibres vitaux.**¹ »

Cette idéologie de la complexité, on la retrouve quotidiennement : tout est trop compliqué pour

1 ZIN, Jean, « La complexité et son idéologie ». Publié sur le site personnel de Jean Zin : <<<http://jeanzin.fr/>>>

qu'on s'en occupe, à commencer par le Marché. Il ne faut surtout pas réguler... parce qui sait ce que cela pourrait produire. Il faut contenter, rassurer, développer le Marché car qui sait ce que ça pourrait être si on le contrarie? Toutes ces craintes possèdent un vague arrière-fond, un verni scientifique, mais contrairement aux différentes irrptions de la complexité en sciences, l'idéologie de la complexité nous condamne à l'impuissance. En effet, dans les domaines scientifiques, la complexité a ouvert un accroissement des connaissances sur le réel. Alors que l'idéologie de la complexité nous dit que tout est tellement compliqué qu'il ne faut surtout rien faire. La seule action envisageable porte sur ce qui semble « simple », les individus. Du coup, toutes sortes d'interventions sont possibles pour inciter les gens à agir en fonction de cette merveille fragile et capricieuse qu'est le Marché.

Avec le concept de précarité, on peut mettre en avant une de complexité du côté du social. Trouver un emploi ne suffit plus à fournir de quoi bien vivre; le travail connaît une évolution profonde vers un tout autre sens. Le travail précaire, si fonctionnel pour le Marché entraîne toute une série de dérèglements profonds. La proposition simple et si plaisante de « il faut trouver du travail aux chômeurs » n'est pas si évidente à défendre.



Le Combat de carnaval et de carême de Bruegel

Agir dans la complexité

Le concept de précarité permet de penser, de comprendre que le travail social doit s'envisager autrement que comme une manière de revenir à un équilibre. En effet, derrière l'apparence de désordre, il n'y a pas d'équilibre sous-jacent, ni d'équilibre passé à retrouver, ni d'équilibre futur à espérer. En d'autres mots, ce « désordre » est l'état même d'équilibre, ou plutôt le mode du fonctionnement du néolibéralisme. C'est dans ce cadre qu'il faut agir et penser notre action.

D'accord, les choses sont complexes. Simplement la complexité n'est pas impuissance, le concept de précarité est déjà une action. Il pose les bases d'un déplacement de la conception du travail social et définit des nouveaux défis. Par exemple, il nous engage à travailler sur le long terme. Le modèle du social comme roue de secours, comme sparadrap est irrecevable dans un monde où le précarité s'étend et s'approfondit. Il faudrait ainsi repenser le fonctionnement social des différentes allocations (chômage, CPAS). Ils ne couvrent plus des moments de difficulté et de trouble, mais ils deviennent aussi des moments d'accalmie relative, un temps pour retrouver un rythme, une occasion de sauver sa santé, de développer le lien social, d'apprendre, de penser sa situation, un temps pour s'occuper des enfants ou des anciens. C'est aussi une opportunité pour soutenir ses proches accablés par les rythmes infernaux du travail à la journée et du temps partiel subi ; proches contraint à une disponibilité permanente, parés à répondre au moindre caprice d'un employeur ; donc complètement indisponibles pour le reste de dimensions de leur existence².

2 Cf. les différents témoignages présentés plus haut. Notamment celui des personnes en ISP et celui des représentants syndicaux

Il faudrait trouver comment travailler à l'échelle d'une situation, un quartier, plutôt qu'à celle d'un individu. Arrêter de culpabiliser³ les gens serait la base minimale pour éviter la faute professionnelle grave. Mais prendre en compte tous ces aspects va largement au-delà. Il n'y a pas dans cette aide un « coût » pour la société.

Autre question centrale, les dispositifs dans lesquels les travailleurs sociaux sont précaires produisent un travail et un type de savoir qui potentialisent la précarité. Comment faire pour travailler en profondeur et dans le temps avec un quartier si les travailleurs changent tout le temps. S'ils savent qu'ils ne vont rester que quelques mois sur place. Du coup le type d'action, le type de savoir mobilisé, le mode d'évaluation sont en accord avec ce rythme, avec ces exigences de travail superficiel, psychologisant, peu en lien avec le quartier et avec les autres acteurs sociaux.

Cette optique ouvre aussi de nombreux défis et pistes d'action au niveau syndical notamment une réévaluation du rôle de l'assurance chômage. Pour une grande majorité des syndicalistes, le chômage est vu négativement, comme une sorte de purgatoire. C'est étrange car les employeurs, avec le pragmatisme qui les caractérise, n'hésitent pas à s'en servir dans le cadre du temps partiel, de l'intérim ou du chômage économique. Les syndicats devraient penser ce qu'il est possible de faire non seulement pour en sortir mais aussi ce qu'il est possible de faire pendant. S'occuper de sérieusement défendre les droits des chômeurs, tenter de penser ces périodes comme des moments de vie et non d'attente ou de survie parce qu'elles constituent aujourd'hui une part importante de la vie de beaucoup de gens. On ne peut pas attendre de sortir du chômage pour vivre.

Dans ce cadre, il y a une nécessité de créer des lieux ouverts, de trouver une manière d'être présents sur le terrain. La pause-déjeuner de l'atelier, temps d'échange, et de dialogue n'est plus une réalité universelle, loin de là. Pour beaucoup, les lieux de travail changent sans arrêt, les employeurs changent sans arrêt, les horaires changent aussi. S'organiser par quartier, non par branche ou par entreprise, initiant-là un syndicalisme de secteur⁴ paraît une piste intéressante. Avoir des locaux dans les quartiers, des lieux ouverts, qui puissent fonctionner comme des centres d'information. Ils pourraient aussi recueillir et utiliser ce que les travailleurs peuvent amener comme savoir sur leur travail. Des lieux de vie aussi. Bref, des endroits qui fonctionnent un peu comme des repères, pour commencer à trouver comment réagir, à expérimenter des actions pour sortir un peu de la précarité.

Car, à vrai dire, on se convainc tellement que rien n'est possible que les rares victoires passent inaperçues. Elles passent inaperçues notamment parce qu'on voit la précarité comme un déséquilibre passager, et qu'on attend donc un retour à l'équilibre. Il faudrait pourtant commencer à prendre au sérieux d'autres formes de lutte. Quelques exemples ont été évoqués dans l'article sur le syndicalisme et la précarité⁵. La campagne « Justice for Janitors » lancée aux États-Unis en 1984 par le syndicat SEIU⁶ est un autre exemple. « L'organizing model of unionism se définit en rupture avec le syndicalisme traditionnel qui consacrait une part importante de ses ressources aux seuls adhérents. A l'inverse de ce dernier, l'organizing model entend précisément consacrer une part significative de ses efforts et des moyens à la syndicalisation d'une main-

du secteur du nettoyage.

3 Cf. le travail sur l'état social actif.

4 Cf. notamment l'article de Sophie Bérout dans le recueil: « Quand le travail se précarise, quelles résistances collectives ? », éditions La Dispute, 2009

5 Voir l'article : Quel syndicalisme à l'ère de la précarité ?

6 Service Employees International Union

d'œuvre jusqu'alors demeurée hors du champ de radar syndical (ouvriers de service, femmes, immigrés)... Le nouveau modèle met également l'accent sur la participation des travailleurs, dont il encourage les initiatives et favorise un répertoire d'actions agressif et innovant (i.e. Théâtre de rue, « rituels de la honte », boycotts, etc.), susceptible de prendre les employeurs au dépourvu. Enfin, le nouveau modèle pousse les organisations syndicales à constituer des alliances avec les organisations communautaires et les associations de toutes sortes auxquelles participent par ailleurs les travailleurs... la SEIU est parvenue à faire plier nombre d'employeurs aux revendications des travailleurs du nettoyage tout en syndiquant massivement ces derniers.⁷ »

Cette campagne fut reprise en Angleterre sous le nom de « Justice for cleaners » : « Pour l'heure, trois mille nettoyeurs sont syndiqués et trente shop-stewards ont été formés et sont actifs sur les lieux de travail. Sur certains chantiers emblématiques, le syndicat est parvenu à obtenir le « london living wage », des congés payés et dix jours de congé maladie.⁸ »

Aux Pays-Bas c'est le syndicat FNV qui a lancé une campagne inspirée par le travail de la SEIU, mettant l'accent sur une syndication forte des travailleurs qui d'habitude ne s'y intéressent pas, en allant les chercher non seulement sur les lieux de travail mais aussi ailleurs. Former syndicalement des gens qui sont déjà des référents des lieux où ils habitent, laisser une très large autonomie à la base. S'adresser non seulement aux employeurs mais aussi aux donneurs d'ordre (dans les cas nombreux de sous-traitance), et au public en général. « A la radio, à la télé, dans les journaux, sur internet : chaque nettoyeur racontait son histoire dans les médias avec conviction et expliquait calmement pourquoi il ne voulait plus être exploité.⁹ » Après neuf semaines de grèves, les travailleurs ont obtenu une augmentation de 3,5%, le droit de suivre des cours de néerlandais pendant leurs heures de travail et une prime de 750 euros à la fin de leur formation. Là aussi, c'est loin d'être une victoire finale et définitive mais néanmoins la preuve qu'il est possible d'obtenir des résultats. A condition de travailler à la bonne échelle, on peut avoir prise sur la précarité en trouvant les lieux où la lutte est possible.

Conclusion : La suite

Cette recherche constitue une base pour un travail à suivre... En posant la question en ces termes, plus qu'un constat, nous obtenons de nombreuses pistes pratiques et une piste théorique¹⁰. Au centre de cette précarisation, on trouve une dévalorisation de l'expérience. Dévalorisation historique lorsque les ouvriers sont dépossédés du savoir sur ce qu'ils fabriquent, ce que Marx appelait l'aliénation. Mais aussi une dévalorisation de l'expérience dès que les travailleurs sont interchangeables. Dévalorisation de l'expérience quand on suppose que la technique fait tout et le travailleur est seulement discipliné. Dévalorisation de l'expérience au moment où le prétexte de la formation continue permet de dire que personne n'est compétent à son poste. Dévalorisation de l'expérience lorsque les travailleurs sociaux font l'impasse du savoir de chacun sur sa vie. Parce qu'il est impératif de cocher une case dans le logiciel de saisie, parce qu'il faut faire vite ou efficace et donner une réponse, un résultat: « cette personne doit aller travailler ». Cependant, il y a peu

7 SCANDELLA, Fabienne. « Renouveau syndical dans le secteur du nettoyage in quand le travail se précarise, quelles résistances collectives ? », éditions LA Dispute, 2009. pp125-126

8 SCANDELLA, Fabienne, *op cit.*

9 HEUTS, Pien (journaliste), « 'Nous ne nous laisserons plus exploiter'. Les nettoyeurs néerlandais sur les barricades », HesaMag N 2 (magazine de l'institut syndicat européen) 2010. P. 34

10 On le sait, il est aujourd'hui de bon ton de dénigrer tout travail théorique. Or, si beaucoup de travaux théoriques ne méritent que le mépris, notamment ceux qui plus que théoriques sont le fruit fumeux de vagues réflexions et non d'un travail sérieux, pouvoir penser une situation est nécessaire pour ne pas la subir au jour le jour. Il y a dans cet anti-intellectualisme quelque chose de profondément réactionnaire.

d'emplois disponibles et les emplois disponibles sont souvent des emplois précaires.
Mais on refuse de penser à partir de ce constat... ce qui équivaut à nier l'expérience des gens qui, eux, savent très bien qu'il n'y a que du travail précaire.

Dévaloriser l'expérience n'a rien de l'anecdotique ou du détail. C'est au contraire affirmer que ceux qui détiennent un savoir officiel, savent comment disposer de la vie des autres. Et que ceux qui en sont dépourvus n'ont qu'à obéir.